

Qui a peur de la banlieue en littérature ?

Daniel Laforest

Numéro 169, 2013

Paysages illimités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforest, D. (2013). Qui a peur de la banlieue en littérature ? *Québec français*, (169), 54–55.



Qui a peur de la banlieue en littérature ?

PAR DANIEL LAFOREST*

LA BANLIEUE EXISTE sans contredit en littérature. Et cela depuis fort longtemps. La Gervaise de Zola, dans *L'assommoir*, y déchoit dans un quartier de la Goutte d'or que ne contiennent pas encore les murs de Paris. Le Gatsby de Fitzgerald l'habite comme un promontoire d'où il contemple les lumières d'une ville qui jamais n'apaisera sa mélancolie. Aujourd'hui, plus près de nous, le romancier Jonathan Franzen en a fait l'espace quasi exclusif de son œuvre. Les études récentes de Thierry Paquot¹, en France, ont souligné avec emphase cette pérennité littéraire des espaces banlieusards. Et le pluriel importe ici, nous dit Paquot, car il est primordial d'éviter l'essentialisation et la réduction des espaces urbains mal connus. Il faut que l'écrivain, le penseur, l'artiste se gardent par-dessus tout d'appauvrir dans leurs discours les divers secteurs de la vie sociale, puisqu'au bout du compte ce sont eux qui sont chargés d'en circonscrire et d'en consigner les imaginaires. Malgré tout, force nous est de reconnaître qu'il existe une figure dominante de la banlieue en littérature, et que cette figure est d'une pauvreté extraordinaire. Elle est la figure d'une topographie discordante, voire incompatible avec l'idée que l'on se fait de l'espace culturel commun. On dirait que ses lieux n'appartiennent à aucune histoire. Et qui plus est, on perçoit mal ce que seraient leurs connections ; on n'a jamais l'impression qu'il y existe réellement une ville à l'horizon, ou un système urbain. Bref on voit mal de quelle façon les lieux de la banlieue littéraire peuvent composer un monde.

L'évidence périurbaine

Un temps, on a pu croire en l'explication des penseurs de l'école dite de Los Angeles, avec en tête de file l'essayiste Mike Davis et son best-seller *City of Quartz*². Nous serions dans « l'après-ville³ ». La ville serait désormais illimitée ; ce serait sa nature, une nature pour tout dire jubilatoire. La ville serait à la fois utopie et dystopie, les frontières territoriales seraient appelées à disparaître sous son empire, et ainsi de suite. Mais c'était là oublier que Los Angeles n'est pas le monde. Aujourd'hui, alors que la force des choses nous amène lentement à abandonner de tels clichés, on prend conscience que le nombre, le poids démographique, s'ils ne sont pas nécessairement des voies vers la qualité, n'en sont pas

moins des acheminements vers l'évidence. Le monde occidental habite en majorité la périphérie des villes depuis le milieu des années 1960. Il y a là un univers à part entière, dont rien n'indique qu'il se résume à un seul mode de vie standardisé. Or la littérature a toujours entretenu des rapports conflictuels avec l'évidence. Soit elle la conspue en y voyant une vulgate dont elle fait l'antinomie du geste artistique, soit elle s'en approche en ajustant son regard jusqu'à ce que le banal finisse par prendre la forme d'un univers à part entière. S'il est vrai que la littérature et la ville ont une histoire commune longue et faste et que celle-ci accompagne jusqu'aux inflexions du « cœur des mortels » comme l'écrivait Baudelaire, alors la banlieue en est la fille honnie, celle qui a troqué sa vertu pour les facilités d'une bonne vie factice, illégitime, et ultimement délétère. C'est sous cette forme qu'elle a pu être expédiée en une ligne sèche chez un Julien Gracq dédaigneux de « la stupeur passive des banlieues qui vivent l'oreille collée contre le battement étouffé d'un cœur.⁴ » Et c'est aussi sous cette forme qu'elle a pu constituer au Québec le sujet principal de romans importants comme *Le ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis, *Dée* de Michael Delisle, ou *La sœur de Judith* de Lise Tremblay. Trois textes pour lesquels la périphérie urbaine est ni plus ni moins qu'un mouroir. C'est le philosophe français Jean-Luc Nancy qui le dit le mieux : « La ville qu'on craint de perdre est la ville sans sa banlieue. Celle que l'on craint est la ville avec banlieue et dans sa banlieue.⁵ »

Mais Flaubert ne ruminait-il pas sa haine du bourgeois dans un pavillon de banlieue ? Georges Perec n'avait-il pas pour la banlieue la même tendresse ambiguë qu'il réservait à la vie quotidienne, captivé qu'il était par « ce qui sépare la ville de ce qui n'est pas la ville⁶ » ? Et parmi les morceaux de bravoure de la littérature d'anticipation, ne trouve-t-on pas les cauchemars périurbains que décrivait J.G. Ballard dans le Londres des années 1970 ? Ne serait-ce donc, en dernière analyse, qu'un problème de terminologie qui nous a fait d'une part conspuer les parcs d'habitation sans âme de Le Corbusier, et d'autre part apprécier la poésie blême des espaces banlieusards chez un Patrick Modiano, un Georges Simenon, ou un Jean-Patrick Manchette ? On sent bien que non. La réingénierie massive de la vie urbaine, surtout pour ceux parvenus en âge d'écrire durant les années 1965-1980, n'a

pas manqué d'être un objet d'inspiration, en dépit du soupçon qu'il y avait là une braderie des solidarités communautaires, ou encore comme l'enseignait Michel Foucault en 1978, que « policer et urbaniser, c'est la même chose.⁷ » La différence est seulement qu'aujourd'hui, ces mêmes questions viennent s'imposer au premier plan dans la représentation littéraire des villes.

Littérature et classe moyenne

À bien y regarder, on se met à soupçonner que la difficulté de représenter la banlieue en littérature sans basculer dans la pochade est un faux problème. La banlieue comme caricature est définie par des critères et façonnée par des forces qui proviennent de l'extérieur. Comme tout objet d'anathème, elle est désignée à partir d'un point qui est étranger à son expérience propre. L'insignifiant, le médiocre, l'accoutumé, l'ennuyant, le conventionnel : au fond ce sont ces qualités, davantage que la topographie et l'habitation, qui sont réellement décriées sous le nom de banlieue. Si bien que le vrai problème, qui existe un peu comme une mauvaise conscience pour les formes artistiques d'après-guerre, se révèle peu à peu comme une réticence toute française à représenter la classe moyenne. On reconnaîtra qu'en France les banlieues sont aujourd'hui dominées par les problèmes bien spécifiques de l'exclusion et de la paupérisation. Mais au Québec, le souvenir reste vif de la colère impuissante d'un Pierre Vallières devant la montée de la vie suburbaine dans la Ville Jacques-Cartier de *Nègres Blancs d'Amérique*. Et on ne peut oublier non plus le tragi-comique absurde des *Voisins* de Claude Meunier et Louis Saïa. Ces derniers en particulier ont montré que la classe moyenne a trouvé son seul espace littéraire non seulement dans la mise en scène de l'illégitimité de son discours, mais plus profondément dans l'échec de son langage. Un langage sans point de repère qui l'articulerait à une idée de la nation ou du pays est un langage condamné à déparler la seule chose qui le rattache encore au monde, à savoir ses référents matériels.

Nous disons que cette critique de la classe moyenne et de la banlieue qu'elle occupe est bien française. Et en effet, osons la comparaison : quand l'esprit d'ascendance républicaine voit dans la classe moyenne un agent abruti de l'histoire ou une conséquence tiède du jeu des forces économiques, celui anglo-saxon y voit plutôt une forme et un milieu de vie au sein desquels peuvent se développer des destins entiers. La mentalité anglaise a assigné à l'univers de gestes, de postures et d'émotions qui caractérise la classe moyenne le nom de *middlebrow*, à mi-chemin entre aristocratie et masse ouvrière. Est-ce à dire que la banlieue a été mieux desservie par les littératures anglo-saxonnes ? Oui, sans aucun doute. Ces lignes du romancier John Cheever le résument à elles seules : « The people [of Bullet Park] intend not so much to have arrived there as to have been planted and grown there, but this of course was untrue. Disorder, moving vans, bank loans at high interest, tears and desperation had characterized most of their arrivals and departure.⁸ »

La banlieue est une forme de vie. Elle est la décantation des habitudes, des rêves, des émotions, et des gestes de générations successives pour qui, comme c'est le cas ailleurs, habiter un lieu et vivre sa vie sont des projets indissociables. Aux États-Unis, cette littérature a pris carrément la forme d'une tradition, dans laquelle, en plus du susnommé John Cheever, on compte notamment John Updike, Joan Didion, D.J. Waldie, Rick Moody, George Saunders.

La banlieue littéraire aujourd'hui et demain

Il est question chez chacun de ces auteurs de lieux archiconnus dont la valeur référentielle tient dans les pratiques de la vie ordinaire, ou encore dans les réseaux matériels qui y sont associées, plutôt que dans un emplacement géographique, une topographie, ou une forme paysagère spécifique. On ne redécouvre pas exactement la banlieue avec eux : on parcourt plutôt les points qui balisent ses espaces affectif et mémoriel. Le lecteur prend plaisir à explorer et comparer les nombreux présents inaboutis que chacun de ces textes inscrit dans l'univers matériel auquel il réfère. La banlieue littéraire parvient ainsi à nous à travers des communautés tacites, à travers des circuits de familiarités, ou à travers des réseaux entrecroisés d'histoires faussement ordinaires. La littérature francophone est peut-être dépourvue d'une tradition à cet égard, mais il semble que ça ne soit qu'une question de temps avant qu'elle ne produise la sienne. Au Québec, encore, les choses ont évolué considérablement. Si les Delisle, Tremblay et Mavrikakis nommés plus haut reconduisent la vision funeste qu'avait inaugurée Victor-Lévy Beaulieu en 1969 avec l'exil de la famille Beauchemin dans « Montréal-Mort », d'autres auteurs proposent dorénavant une perspective renouvelée. Nicolas Dickner, par exemple, nous a habitués depuis peu à la sorte de légèreté réflexive qui lui permet dans son roman *Tarmac* de considérer sur le même plan l'histoire des sous-sols à Rivière-du-Loup et l'histoire de la bombe atomique. Et Louis Hamelin, dans *La constellation du lynx*, a magistralement conféré une dimension historique aux bungalows et aux rues de la Rive-Sud de Montréal en réinvestissant la mémoire de la Crise d'Octobre 1970. Du côté de la France, les écrivains intéressés ouvertement par la périurbanité contemporaine se sont démultipliés. Le philosophe et nouvelliste Bruce Bégout avait un peu ouvert le bal dans les années 1990, suivi de près par Jean Rolin, Philippe Vasset, et surtout François Bon, dont l'œuvre entière, imprimée ou en ligne, se confond avec l'étonnement qui consiste à habiter des villes qui semblent désormais n'exister que par une périphérie dont on ignore la grammaire.

À la rigueur, on peut dire que la littérature moderne n'a pas exactement su *habiter* les villes dont elle a été pourtant si éprise, cela parce qu'elle a largement dédaigné de représenter l'essor des banlieues. Essor dont on constate aujourd'hui qu'il était celui-là même du monde à partir duquel s'ouvre notre avenir. Il serait exagéré de dire que les écrivains de la banlieue ont été et continuent d'être les augures du monde urbain de demain, mais sans doute pas d'affirmer qu'ils ont inventé le réalisme littéraire le plus adéquat pour notre époque. ✱

* Professeur à l'Université d'Alberta

Notes

- 1 Voir notamment Thierry Paquot (dir.), *Banlieues/Une anthologie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2008.
- 2 Mike Davis, *City of Quartz*, New York, Verso, 1990.
- 3 J'emprunte l'expression à Régine Robin dans son essai *Mégapolis. Les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009.
- 4 Julien Gracq, *La forme d'une ville*, Paris, José Corti, 1985, p. 6.
- 5 Jean-Luc Nancy, *La ville au loin*, Paris, Mille et une nuits, 1999, p. 17.
- 6 Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Gallilée, 2000 [1974], p. 119.
- 7 Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population. Cours au collège de France. 1977-1978*, Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes études », 2004, p. 344.
- 8 John Cheever, *Bullet Park*, New York, Vintage, 1969, p. 4-5.